VIII

LES FIGURES DE LA RÉPÉTITION CHEZ GEOFFROY DE WINCHESTER

par Étienne Wolff

Professeur à l'Université de Paris Nanterre

Résumé. – ***Geoffroy de Winchester*** *(† 1107) est l'auteur d'un* Liber prouerbiorum*, recueil de 238 poèmes de longueur croissante qui sont à rattacher au genre de l'****épigramme****. L'auteur y dénonce les fautes et les vices, donne des conseils sur la manière de conduire sa vie et exhorte à la tempérance et à la sagesse. Un aspect particulier du* ***style*** *de Geoffroy de Winchester est la pratique de la* ***répétition****. On décrit ici les différentes formes de répétition qu'on trouve chez lui avant de s'interroger sur leur signification.*

Abstract. – ***Godfrey of Winchester*** *(† 1107) is the author of a* Liber prouerbiorum*, a collection of 238 poems of increasing length which belong to the genre of the* ***epigram****. The author denounces faults and vices, gives advice on how to lead his life and urges temperance and wisdom. A particular aspect of Godfrey's* ***style*** *is the practice of* ***repetition****. We describe here the different forms of repetition that we find in him before considering their meaning.*

Geoffroy de Winchester n'étant pas un personnage très connu, il convient de dire en préalable quelques mots sur sa vie et son œuvre.

Nous n'avons que quelques informations sur sa vie [1], notre source principale est la notice de Guillaume de Malmesbury dans le *De gestis regum Anglorum* V, 444 [2]. Originaire de Cambrai, Geoffroy de Winchester passa en Angleterre à la faveur de la conquête normande (1066), et entra vers 1070 dans la communauté bénédictine de Saint Swithun à Winchester dont il devient le prieur en 1081 ou 1082, fonction qu'il exerça jusqu'à sa mort en 1107. Ville modeste aujourd'hui, Winchester a été capitale du Wessex puis de l'Angleterre jusqu'à la conquête normande. Les Normands y firent de grands travaux d'urbanisme et la ville continua à avoir une place prépondérante dans le royaume. Depuis le x^e^ siècle, c'était un centre important de production de manuscrits enluminés et d'ivoires. Le prieuré de Saint Swinthun était rattaché au Old Minster, qui fut démoli en 1079 sur l'ordre du premier évêque normand, Walkelin, et remplacé en 1093 par la cathédrale normande [3].

1. Voir W. Maaz, «Gottfried von Winchester (um 1050-1107)», dans *Lexikon des Mittelalters*, Stuttgart-Weimar, J. B. Metzler, t. IV, 1989, p. 1608-1609 ; A. G. Rigg, «Godfrey of Winchester», dans *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004 (en ligne).

2. Le texte est dans l'introduction de l'édition de H. Gerhard, *Der Liber proverbiorum des Godefrid von Winchester*, Würzburg, Julius Maximilians Universität, 1974, p. 2.

3. Voir M. Biddle (dir.), *Winchester in The Early Middle Ages*, Oxford, Clarendon Press, 1976, p. 306-313.

Il n'y a que peu de traces de ces événements dans l'œuvre de Geoffroy de Winchester. Il est l'auteur de lettres, perdues, et d'épigrammes. Ses épigrammes sont de deux sortes : une collection de 238 épigrammes, le *Liber prouerbiorum*, son œuvre principale ; 19 épigrammes historiques, toutes des épitaphes sauf une, qui en dix ou douze vers célèbrent des personnages de haut rang, rois et reines d'Angleterre et ecclésiastiques. Ce sont ses épigrammes principales qui nous retiendront ici. Elles ont été éditées par Hartwig Gerhard en 1974, *Der Liber prouerbiorum des Godefrid von Winchester*. Aucune traduction dans une langue moderne n'en a été proposée jusqu'à celle que nous sommes en train de faire paraître, avec le texte latin en regard, aux Presses universitaires de Rennes.

Le *Liber prouerbiorum* de Geoffroy de Winchester comprend donc 238 poèmes, en distiques élégiaques, tous précédés d'un titre ; une *praefatio*, où l'auteur explique qu'il veut dénoncer les fautes et les vices, introduit l'ensemble. La longueur des épigrammes progresse au fil du livre, croissant de 2 vers à 18, selon un procédé qu'on trouvait par exemple, outre sporadiquement chez Ausone (*Monosticha de mensibus* et *Disticha*), dans les *Carmina duodecim sapientum*, *Anthologie latine* 495-638, de datation incertaine, dans les *Aenigmata* d'Aldhelm au dernier tiers du VII^e^ siècle, et, un peu avant Geoffroy au début du XI^e^ siècle, dans le premier livre de la *Fecunda ratis* d'Egbert de Liège (avec certes des irrégularités) ; seules les deux dernières œuvres pouvaient être connues de Geoffroy. Le même sujet peut être abordé plusieurs fois, non seulement dans des poèmes de longueur différente mais également dans les monodistiques (cf. par exemple 15 et 90 sur la possession de livres, inutile si on ne tire pas profit de leur contenu). Ce sont sans doute les pièces brèves (un ou deux distiques, les numéros 1 à 198) qui sont les meilleures, même si parfois la densité aboutit à l'obscurité.

Le genre de l'œuvre est problématique. On dit souvent que ce sont des épigrammes, et que Geoffroy de Winchester est le Martial médiéval. Cependant le titre parle de *prouerbia*, pas d'*epigrammata*. Ce titre renvoie au livre des Proverbes de l'Ancien Testament, et plus largement à la littérature ancienne de sagesse (littérature gnomique) comme les *Disticha* du Pseudo-Caton ou les *Sentences* monostiques de Publilius Syrus, et aussi à la littérature parémiologique médiévale ; le titre de *Prouerbia* apparaît du reste dans un certain nombre d'ouvrages du XI^e^ siècle, et les recueils sentencieux étaient alors d'actualité. Cependant Geoffroy de Winchester est aussi redevable de la tradition satirico-épigrammatique ancienne, représentée tant par Horace (*Satires* et *Épîtres*) et Juvénal que par Martial. *Epigrammata […] satirico modo absoluit*, écrit d'ailleurs de lui Guillaume de Malmesbury. De fait les pièces de Geoffroy s'en prennent très souvent à un personnage désigné par un pseudonyme, ce qui nous renvoie à la tradition satirico-épigrammatique. En adoptant le distique élégiaque, mètre par excellence de l'épigramme, Geoffroy a choisi l'épigramme plutôt que la satire, qui s'écrit en hexamètres dactyliques. Mais son épigramme a gardé le contenu moral et satirique de la satire romaine. Pratiquement, cela implique que les sources antiques principales de Geoffroy de Winchester seront Horace, Sénèque, Martial et Juvénal.

Pour désigner l'œuvre, même si elle se situe à la croisée de plusieurs traditions, nous parlerons par commodité nous aussi d'épigrammes, non de proverbes.

Il convient enfin de souligner la substance étonnamment laïque du *Liber prouerbiorum* pour un homme qui était prieur (la chronologie exclut qu'il l'ait écrit avant son entrée en religion). L'œuvre s'écarte de ce point de vue du *Liber prouerbiorum* d'Otloh de Saint Emmeram (vers 1010-vers 1070) et de la *Fecunda ratis* d'Egbert de Liège (composée dans le premier quart du XI^e^ siècle) avec lesquels elle présente par ailleurs des analogies. Otloh de Saint Emmeram dans sa préface cherchait à remplacer auprès des *paruuli scolastici*, c'est-à-dire les jeunes écoliers, les *Fables* d'Avianus et les *Disticha Catonis* par une collection de proverbes d'un contenu plus chrétien. Egbert de Liège, selon sa lettre de dédicace, destinait lui aussi son livre aux enfants encore à l'école, dans une optique chrétienne implicite. Geoffroy de Winchester ne peut avoir eu une telle ambition, même si absence de référence chrétienne ne signifie évidemment pas immoralisme. De fait son propos général s'articule autour d'une opposition entre deux pôles, l'un positif et l'autre négatif : il faut pratiquer la vertu et fuir le vice.

Nous voudrions aborder ici un aspect particulier du style de Geoffroy de Winchester. À la lecture de ses épigrammes, on ne peut manquer d'être frappé par l'importance des répétitions verbales. Certes la répétition de mots, de lettres, de sons constitue un élément essentiel de tout texte poétique. Mais le phénomène prend chez Geoffroy de Winchester une ampleur particulière, et l'emporte sur tout autre caractéristique stylistique. On décrira donc les différentes formes de répétition [4] qu'on trouve chez lui avant de s'interroger sur leur signification. Précisons qu'il ne sera pas question ici, sauf ponctuellement, de répétition du déjà dit, c'est-à-dire des emprunts intertextuels, au reste peu nombreux dans l'œuvre.

* *
*

Le premier procédé de répétition est la pratique des *uersus serpentini* ou *echoici* [5] : cela donne des poèmes (difficiles à traduire au reste) dans lesquels le premier hémistiche de l'hexamètre est repris au second hémistiche du pentamètre. Cette technique a été pratiquée de manière sporadique par

4. Sur la répétition en général, voir M. Frédéric, *La Répétition. Étude linguistique et rhétorique*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1985, et J. Willis, *Repetition in Latin Poetry*, Oxford, Clarendon Press, 1996, sans oublier le classique H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, Munich, Max Hebner Verlag, 1960, t. I, p. 310-332.

5. L'appellation *uersus serpentini* est moderne. Le terme *echoici* vient de Sidoine Apollinaire, *Lettres* VIII, 11, 5, sans qu'il soit absolument sûr que Sidoine désigne par là les vers serpentins. La littérature critique, dans la lignée du *De centum metris* IX, 23 de Servius (GLK IV, 467, 4-6), parle aussi de vers échoïque pour un vers où la dernière syllabe reprend l'avant-dernière, sur le modèle de *Exercet mentes fraternas grata malis lis*, cité par Servius.

Ovide [6], par Martial [7] dans les épigrammes 9, 97 et 12, 87 (en 1, 32 la reprise ne porte pas sur l'hémistiche entier), par l'auteur d'une inscription romaine du Ier siècle [8], puis, dans l'Antiquité tardive, par Pentadius, Coelius Sedulius, par l'auteur des pièces 38-80 de l'*Anthologie latine*, et par Maximianus (*Élégies* 3, 5-6), enfin au Moyen Âge par Venance Fortunat (*Poèmes* III, 30 et VIII, 2), Bède le Vénérable, Paul Diacre (*Poèmes* I [Neff] sur le lac de Côme, V, 3 inscription pour une porte d'église, VI sur les miracles de saint Benoît), Sedulius Scottus (*Poèmes* 2, 18 sur l'arrivée de l'évêque Franco) et d'autres. Chez Geoffroy de Winchester le phénomène prend une ampleur exceptionnelle, sans parallèle dans la littérature latine médiévale, mais il n'y fait aucune allusion (on aurait pu attendre une justification du recours à cette technique dans la préface). Sont écrits en vers serpentins non seulement des monodistiques et des poèmes de quatre vers, mais aussi, partiellement, des poèmes plus longs. Les pièces concernées sont : 5, 30 (avec une variation sur un mot dans les deux cas), 37, 38 (où la reprise ne porte pas sur l'hémistiche entier), 48, 77 (avec une variation sur un mot), 107 (où en outre l'hémistiche repris est le même dans les deux distiques), 113 (où en outre les deux hexamètres commencent et finissent respectivement par le même mot), 118 (où en outre l'hémistiche repris est le même dans les deux distiques), 121, ainsi que 123, 132, 145, 152, 153, 203, 222, 236 (pour ces huit derniers cas, dans une partie du poème seulement ou avec une variation, ou bien le groupe repris ne constitue pas un hémistiche), et encore 234 (seul est serpentin le dernier distique, ainsi mis en relief) et 237 (longue pièce où seul le dernier distique est serpentin, mais il répond en symétrie au premier distique qui commençait et finissait par le même mot). On notera qu'il n'y a jamais de modification sémantique de l'hémistiche repris. Citons comme exemple de vers serpentins réguliers la pièce 48 :

Nil, Beroine, sapis, et dicis te sapientem ;
dum rapis hoc nomen, nil, Beroine, sapis.

« Tu n'es nullement sage, Beroinus, et tu dis que tu es sage ;
en t'arrogeant ce nom, Beroinus, tu n'es nullement sage. »

Et la pièce 107, où en outre l'hémistiche repris est le même dans les deux distiques :

Nil tibi proficies pectendo canem atque lauando,
Paule, laua laterem, nil tibi proficies.
Nil tibi proficies hominem mulcendo caninum,
serui, fer curam, nil tibi proficies.

6. Voir P. Paolucci, *Pentadius Ovidian poet : music, myth and love*, Hildesheim, Weidmann, 2016, p. 17-21. Le cas le plus célèbre est *Amours* 1, 9, 1-2 : *Militat omnis amans et habet sua castra Cupido ; / Attice, crede mihi, militat omnis amans*.

7. Quand Martial en 2, 86, 3, récuse l'utilisation de l'écho (*nusquam Graecula quod recantat echo*), il ne pense pas aux vers serpentins, mais à la répétition d'une syllabe en fin de vers.

8. C'est l'épitaphe de l'affranchi impérial T. Claudius Secundus (*CLE* 1499 = *CIL* VI, 15258), qui contient le distique : *Balnea uina Venus corrumpunt corpora / nostra set uitam faciunt b(alnea) u(ina) V(enus)*. Peut-être s'agit-il de la reprise d'une maxime populaire.

« Tu ne tireras aucun profit à peigner et laver un chien [9],
Paulus, lave des briques [10], tu n'en tireras aucun profit.
Tu ne tireras aucun profit à adoucir un homme agressif,
sers-le, apporte-lui tes soins, tu n'en tireras aucun profit. »

Et encore la pièce 113, où de plus les deux hexamètres commencent et finissent respectivement par le même mot :

Crimina nulla tibi quoniam sunt, Galle, superbis ;
inflaris, quoniam crimina nulla tibi.
Crimen in omne ruis, quia non peccasse superbis,
te iustum esse putans, crimen in omne ruis.

« Parce que tu n'as aucun crime à ton actif, tu t'enorgueillis, Gallus ;
tu te gonfles de fierté, parce que tu n'as aucun crime à ton actif.
Tu te précipites contre tout crime possible, parce que tu t'enorgueillis de ne pas avoir péché,
pensant que tu es juste, tu te précipites contre tout crime possible. »

Voici enfin la pièce 145, où si le premier distique seul est serpentin, le second comporte une forte anaphore et ses deux vers commencent par le même mot :

Seruule, dulce canis uolucres ad retia suadens,
ut me decipias, Seruule, dulce canis.
Unus adulando te mecum decipis ipse ;
uni falsa loquens, decipis ipse duos.

« Servulus, tu lances un chant harmonieux, entraînant les oiseaux vers les filets [11],
pour me tromper, Servulus, tu lances un chant harmonieux.
À toi seul en flattant tu trompes et moi et toi-même ;
débitant des mensonges à une seule personne, tu en trompes deux » [12].

Passons au deuxième procédé principal de répétition. Il y a toujours au moins un anthroponyme dans les épigrammes de Geoffroy (une exception seulement : 150, si du moins il n'y a pas de problème de texte), qui est, à la deuxième ou la troisième personne grammaticale, la personne cible du propos. Une forme fréquente de répétition est le retour de l'anthroponyme, au vocatif ou au nominatif, dans le second vers d'un distique alors qu'il apparaît déjà dans le premier (18, 84, 100, 118), produisant un effet de composition circulaire. C'est un procédé qu'avait utilisé Martial. Précisons que

9. Expressions proverbiales médiévales pour une activité inutile et vaine. Cf. Egbert de Liège, *Fecunda ratis* 1, 95 : *Vel loto cane uel pixo non mundius itur*.

10. Expression proverbiale (cf. Térence, *Phormion* 186 et Érasme, *Adages* 348), pour dire « perdre sa peine ».

11. Sur cette méthode des oiseleurs, cf. *Disticha Catonis* 1, 27, 2 : *Fistula dulce canit, uolucrem dum decipit auceps*.

12. Apparemment le personnage cherche à tromper le narrateur mais il est trompé lui-même puisque le narrateur le démasque.

l'anthroponyme répété n'est jamais à la même place dans le vers, sauf s'il s'inscrit dans la reprise d'un syntagme plus long (124, 165, 203, 222). Voici par exemple la pièce 18 :

Pauca Titus pretiosa dabat, sed uilia plura ;
ut meliora habeam, pauca det oro Titus.

« Titus donnait peu de choses de prix, et beaucoup de choses sans valeur ; pour avoir le meilleur, je prie Titus de m'en donner peu. »

Fréquemment le phénomène se produit dans un poème qui est entièrement ou partiellement serpentin (ainsi 5, 30, 38, 48, 77). Voici la pièce 5 :

Hebale, disce diu, iuuenisque puerque labora,
neue senex discas, Hebale, disce prius.

« Hebalus, apprends longtemps, travaille tant que tu es enfant et jeune homme, et n'apprends pas quand tu es vieux, Hebalus, apprends avant » [13].

Dans les épigrammes de plusieurs distiques le retour de l'anthroponyme n'intervient souvent que dans un des distiques (ainsi 123, 132, 145, 155, 193, 210), ou bien seulement dans les hexamètres (ainsi 165) ou seulement les pentamètres (ainsi 124), ou encore seulement dans le premier et le dernier vers (208, 212, où le procédé de la boucle renforce le système de symétries constant dans la pièce) ; exceptionnellement il revient à tous les vers (203 et 222, partiellement serpentins).

En dehors des vers serpentins et du retour de l'anthroponyme, on relève de nombreux cas d'anaphore, dont certains sont remarquables. L'anaphore peut consister en la reprise d'un ou plusieurs mots en tête de chacun des deux vers (73, 98, avec une variation de cas) ou de chacun des deux hexamètres (122), ou d'un pentamètre et d'un hexamètre sur deux (197), ou encore en la répétition d'un vers entier (le pentamètre de 124). Il arrive aussi que l'anaphore consiste en la reprise d'un ou plusieurs mots à la fin des deux ou des trois pentamètres (132, partiellement serpentin, 192, 199, où la reprise porte sur un hémistiche entier, 211, pièce marquée aussi par la répétition de la conjonction *dum*, 214, 218, dans deux des trois pentamètres seulement ; ajoutons la longue pièce 238, dans quatre des neufs pentamètres seulement), ou à la fin des deux hexamètres et des deux pentamètres respectivement (165, poème où le second distique reprend en une légère variation la formulation du premier, 182). Il peut arriver enfin que les deux hexamètres commencent et finissent respectivement par le même mot ou groupe de mots (97, 113, partiellement serpentin, 120, avec une variation de cas, 128, 153). Voici la pièce 73, où les deux vers commencent par le même mot :

13. Cf. Sénèque, *Lettres à Lucilius* 76, 5 : *Propera, ne tibi accidat quod mihi, ut senex discas*.

Ridemus claudum, rectum dum ridet, Alesi,
ridemus risum de sapiente tuum.

« Nous rions du boiteux, quand lui rit de l'ingambe, Alesius,
nous rions de ton rire sur le sage » [14].

Et voici la pièce 124, où le pentamètre entier est répété :

Splendida dona mihi dum sæpe et sæpe dedisse
omnibus aut multis, Maximiane, refers,
quae dederas, uel plura, tibi te uelle rependi
omnibus aut multis, Maximiane, refers.

« Que tu m'as fait souvent et souvent de splendides cadeaux,
tu le racontes à tous ou à beaucoup de gens, Maximianus ;
que tu veux recevoir en échange autant ou plus que tu as donné,
tu le racontes à tous ou à beaucoup de gens, Maximianus. »

Certaines épigrammes sont particulièrement remarquables dans leur utilisation de l'anaphore : 77, où le substantif *aper* et l'anthroponyme Aper reviennent quatre fois en deux vers, en formant deux rimes léonines ; 81, où le groupe *qua* / *quae doceat* a trois occurrences en deux vers ; 173, où les quatre vers commencent par le même mot et où les deux hexamètres finissent par le même mot ; 203, en vers serpentins (sauf le troisième et dernier distique), où le pentamètre est répété à l'identique, sauf dans le dernier distique, tandis que s'ajoute à cela la répétition à chaque vers du nom du personnage ; 236, en vers serpentins (sauf le dernier distique), où en outre trois des sept hexamètres se terminent par le même mot. Voici la pièce 173 :

Dici aut esse bonum non nos reputamus ut unum ;
dici non multum proderit, esse nimis.
Dici aut esse malum, Proteu, non dicimus unum ;
dici si noceat, sed magis esse nocet.

« Être dit bon ou l'être, nous ne considérons pas cela comme une même chose ;
être dit bon ne sera pas fort utile, l'être le sera extrêmement.
Être dit méchant ou l'être, Proteus, nous ne disons pas que c'est une même chose ;
s'il est funeste d'être dit méchant, il est plus funeste encore de l'être. »

Et voici la pièce 203 :

Cogitat Ursidius sibi dote iugare puellam,
ut placeat domino cogitat Ursidius.
Cogitat Ursidius hæredem tollere paruum,
ut placeat domino cogitat Ursidius.
Cogitat Ursidius domino quacumque placere
uirgine uel puero, quam sapit Ursidius.

14. L'idée paraît être que chacun rit d'autrui, mais que rire du sage est déplacé.

« Ursidius [15] pense à épouser une jeune fille avec dot,
Ursidius pour plaire à son maître y pense.
Ursidius pense à élever un petit héritier,
Ursidius pour plaire à son maître y pense.
Ursidius pense à plaire à son maître par quelque
jeune fille ou jeune garçon ; comme Ursidius est sage ! »

L'anaphore, comme on le voit par la pièce que nous venons de citer, peut entraîner des effets de symétrie, entre les vers, ou entre les hémistiches d'un même vers, ainsi en 207, 4 (*disce, sed adsidue ; disce, sed ut sapias*, « apprends, mais avec continuité ; apprends, mais pour acquérir la sagesse »), 221, 8 (*nemo tenere potest, uincere nemo potest*, « personne ne peut te maîtriser, personne ne peut te vaincre »), 232, 5-6 (*Cum socio socius partitur pondera fati, / pro socio patitur uera fides socii*, « Un compagnon partage avec son compagnon le poids du destin, / la fidélité véritable d'un compagnon souffre pour son compagnon »). On verra d'autres exemples plus bas.

Autres figures de la répétition, le polyptote et l'isolexisme sont bien représentés. Ils peuvent être mis en relief par la disposition dans le vers, par exemple si les mots concernés sont tous placés en début ou en fin de vers (1, 37, 48, 89, 104, 127, 132, 140, 158, 181), ou que plusieurs d'entre eux le sont (3, 35, 103, 171). Ils peuvent aussi être particulièrement insistants (5, 12, 55, 157, 161, 163, 214, 217, 221, 229). Voici par exemple la pièce 55, où l'hexamètre commence et finit par le même groupe de mots :

Omnis amicus amat, sed non qui amat omnis amicus ;
si quem, Basse, tu amas, esto et amicus ei.

« Tout ami aime, mais toute personne qui aime n'est pas un ami [16] ;
si tu aimes quelqu'un, Bassus, sois aussi son ami. »

Voici la pièce 132, dont le second distique est serpentin, et qui combine polyptote et anaphore en fin de vers :

Orandum quid uel grauius uel peius auaro
saecula quam uitæ continuare diu ?
Nasidiene, diu uixisti semper auarus,
oro tibi uiuas, Nasidiene, diu.

« Quel vœu pire ou plus pénible doit-on former pour un avare
que de rester en vie de longs siècles [17] ?
Nasidienus, tu as longtemps vécu et toujours en avare,
je forme le vœu que tu vives longtemps, Nasidienus. »

15. Le nom d'Ursidius vient sans doute de Juvénal 6, 38-39, où un certain Ursidius *tollere dulcem / cogitat heredem*. L'épigramme reste cependant obscure.

16. La distinction vient de Sénèque, *Lettres à Lucilius* 35, 1 : *Qui amicus est, amat ; qui amat, non utique amicus est*.

17. Cf. Publilius Syrus, A26 : *Auaro quid mali optes nisi : uiuat diu ?*

Et voici la pièce 181, où les deux vers du premier distique se terminent par le même mot tandis que les deux vers du second distique ont une formulation proche :

Quem Nero dat, sumit Catilina nefandus honorem,
si Senecæ credas, Cretice, nullus honor.
Hoc super oblato noli umquam lætior esse,
nec super ablato maestior esse uelis.

« L'honneur qu'accorde Néron, que s'attribue l'impie Catilina,
si on en croit Sénèque [18], Créticus, n'en est absolument pas un.
Ne te réjouis jamais qu'on t'offre un tel honneur,
et ne t'afflige pas qu'on te l'enlève. »

Geoffroy de Winchester aime notamment placer dans un même vers une forme active d'un verbe et la forme passive correspondante (parfois une forme passive proche), ainsi en 26 : *decipias-decipiaris*, puis *fallere-falli* ; 34 (voir ci-dessous) ; 108, 2 : *regere-regi* ; 122, 4 : *das-dari* ; 161, 2 : *carpi-carpere* ; 171, 2 et 4 : *regi-regit* et *regit-regitur* ; 215, 6 : *perdis-perderis* ; 218, 6 *habetur-habet* ; 224, 8 : *capis-caperis* ; 234, 1 : *amas-amaris*). Voici la pièce 26 :

Nullum decipias, non decipiaris ab ullo,
fallere uel falli, Pyrame, par uitium est.

« N'abuse personne, ne sois abusé par personne,
c'est une faute égale, Pyramus, de tromper et d'être trompé. »

Et la pièce 171 :

Non uult uera loqui Titus, ut non audiat ipse ;
cumque regi non uult, neminem et ipse regit.
Sic in eo pereunt casti commercia amoris,
cum nullum curans aut regit aut regitur.

« Titus ne veut pas dire la vérité, pour ne pas l'entendre lui-même ;
et comme il ne veut pas être dirigé, il ne dirige personne non plus.
Ainsi périssent en lui les relations de la pure amitié,
quand, ne se souciant de personne, il ne dirige ni n'est dirigé. »

L'anaphore et les deux figures proches que sont le polyptote et l'isolexisme peuvent se conjuguer et/ou se doubler d'une paronomase ou d'une homéotéleute. En 34, le polyptote *temni-temne* se double d'une paronomase *uelis-uilis*. En 69, 2, la rime léonine renforce l'anaphore : *quod semper latebras, semper amas tenebras*. En 101, pièce remarquable par ses effets de

18. Sénèque aborde le sujet des bienfaits accordés par un tyran dans *Les Bienfaits* 2, 18. Il peut y avoir ici également un souvenir de Boèce, un auteur très lu au Moyen Âge, *Consolation de Philosophie* III, poème 4, 5-8 : *Sed quondam (Nero) dabat improbus uerendis / patribus indecores curules. / Quis illos igitur putet beatos / quos miseri tribuunt honores ?*

sonorité, les deux vers ont une rime léonine, et l'anaphore de *uelis* au second vers se double d'une paronomase *altius-Alte* et, au premier vers (entièrement spondaïque à l'exception du dactyle cinquième), d'un jeu de mots *uiuis-ui uis*. Voici le texte de cette pièce 101 :

Iniuste uiuis, dum ius effringere ui uis ;
non uti uelis altius, Alte, uelis.

« Tu vis dans l'injustice, en voulant briser le droit par la force ;
veuille, Altus, ne pas avoir des volontés trop hardies. »

En 108, après une paronomase *docere-discere* au vers 1, on a un polyptote *regere-regi* au vers 2, puis au vers 4 un double isolexisme appuyé par une paronomase. En 191, 3 (vers entièrement dactylique), les deux polyptotes *socius sociis et amicus amicis* font paronomase avec le début du vers *sed nisi sis*. En 202, anaphore (*saepe*, *pauper et exul*), polyptote (*patiar-pati*) et isolexisme (*inuidus-uideo*) se combinent. En 208, 3-5, le polyptote sur le verbe *uiuere* se double d'une paronomase avec des formes des verbes *uelle* et *uincere*. Voici la pièce 108 :

Ante docere cupis quam discere, Pontiouane,
et regere affectas, nescius ipse regi.
Quam male confundit ratio præpostera mores,
cum docet indoctus, ducit et absque duce.

« Tu désires enseigner avant d'apprendre, Pontiovanus,
et tu ambitionnes de gouverner sans savoir te gouverner toi-même [19].
Comme une telle interversion bouleverse fâcheusement les mœurs,
quand l'ignorant enseigne, et qu'il guide sans guide ! »

Le désir de créer une paronomase justifie le choix de certains anthroponymes, ainsi en 47, 78, 80, 101, 157, 181, 222, 224 et 228 où Corvus, Aledius, Vacca, Altus, Demea, Creticus, Umbricius, Crastinus et Calvinus permettent respectivement une paronomase avec le gérondif *colendo*, les verbes *laudat* et *uacat*, l'adverbe *altius*, l'adjectif *demens*, le verbe *credas*, le substantif *umbra*, l'adverbe *cras* et le substantif *caluitium*). Voici la pièce 80 :

Pro uirtute uacat feruens ad turpia Vacca ;
de uitio laudem quærit habere parem.

« Au lieu de la vertu Vacca s'adonne avec ardeur aux turpitudes ;
il cherche à acquérir par le vice une gloire égale » [20].

19. Cf. Sénèque, *Sur la colère* 2, 15, 4 : *Nemo autem regere potest nisi qui et regi*. La maxime était attribuée à Solon, voir R. Tosi, *Dictionnaire des sentences grecques et latines*, trad. R. Lenoir, Grenoble, Jérôme Millon, 2010, n° 155.

20. Sous-entendu : à celle qu'on acquiert par la vertu.

La répétition peut être phonique et prendre la forme de la rime. La rime traditionnellement n'est pas un ornement de la poésie latine métrique. On trouve pourtant d'assez nombreux exemples dans nos épigrammes (on considère ici qu'il y a rime à partir de deux phonèmes communs avec même longueur de la voyelle). C'est le cas évidemment quand les vers se terminent par le même mot (29, 31, 77, 86 et 97, les deux vers du distique ; 107, 124, 132 et 192, les deux pentamètres ; 113, 128, 153 et 173, les deux hexamètres ; 109, les deux vers du premier distique ; 114, trois des quatre vers ; 165 et 182, les deux hexamètres et les deux pentamètres respectivement, formant des rimes croisées ; 199, 203, 211 et 214, les trois pentamètres ; 218, deux des trois pentamètres ; 238, quatre des neuf pentamètres). Voici par exemple la pièce 165, où la formulation du second distique est proche de celle du premier :

Iratis irato animo respondet Alanus,
et se iactat in hoc, grande nimis uitium.
Si iratis placato animo respondet Alanus,
et se iactat in hoc, grande quoque est uitium.

« Alanus répond avec colère aux gens en colère,
et il se vante de cela, c'est un très grand défaut.
Si Alanus répond aux gens en colère avec calme,
et qu'il se vante aussi de cela, c'est également un grand défaut. »

Et voici la pièce 182 :

Saepe sibi seruanda diu proponit honesta
Paulus, nec seruat Paulus honesta diu.
Dico, parum prodest promittere semper honesta,
sed promissa semel firma tenere diu.

« Paulus se propose souvent d'observer longtemps l'honnêteté
et Paulus n'observe pas longtemps l'honnêteté.
Je le dis, il est peu utile de promettre toujours l'honnêteté,
mais il est utile de tenir longtemps fermement ce qu'on a promis. »

Mais on trouve aussi des rimes hors de ces cas de répétition. Bien sûr le système des désinences nominales et verbales du latin accroît beaucoup la possibilité de rimes. Aussi ne retenons-nous ici que les épigrammes où 2 vers sur 2 ou 3 vers sur 4 riment, ainsi en 14 (*cribro-Syro*), 25 (*requiras-repetas*), 39 (*colores-fides*), 41 (*probatum-tuum*), 43 (*laboras-probas*), 76 (*transis-petis*), 87 (*ineptum-parum*), 94 (*amicum-socium*), 101 (*uis-uelis*), 102 (*uagari-dari-sceleri*), 113 (*superbis-superbis-ruis*), 117 (*Albi-sibi-tibi*), 122 (*amorem-fidem-honorem*), 148 (*laudat-magnificat-uariat*), 153 (*honoris-honoris-facis*), 187 (*Empedocles-haeres-Hermenades*), 192 (*hostem-patrem-eodem-patrem*), 196 (*usum-officium-locum*). Voici la pièce 25 :

Multa mihi donas, uereor ne multa requiras,
nolo mihi dones, Aulice, si repetas.

« Tu me donnes beaucoup, je crains que tu ne me réclames beaucoup ;
je ne veux pas que tu me fasses de dons, Aulicus, si c'est pour les reprendre. »

Et voici la pièce 192 :

Si tibi blanditur, Nausistrate, respicis hostem,
si monet atque regit despicis ipse patrem ;
insipiens stultusque modo trutinaris eodem,
hostem dum recipis, persequerisque patrem.

« S'il est indulgent envers toi tu regardes avec égards ton ennemi,
s'il te conseille et te guide tu regardes avec mépris ton propre père ;
tu es jugé insensé et fou au même degré
en accueillant ton ennemi et combattant ton père. »

La poésie latine classique admettait davantage la rime intérieure ou léonine (l'origine de ce terme est discutée), c'est-à-dire la rime entre la syllabe à la césure et la syllabe de la fin du vers, et les médiévaux la pratiquent fréquemment [21]. Chez Geoffroy, pour nous limiter aux monodistiques, on l'observe dans l'hexamètre aux pièces 11 (*peccasse-inisse*), 25 (*donas-requiras*), 32 (*onere-labore*), 50 (*tetigit-laedit*), 94 (*nullum-amicum*), 100 (*legis-operaris*) ; dans le pentamètre aux pièces 8 (*prius-ulterius*), 69 (*latebras-tenebras*), 78 (*tuum-uitium*), 80 (*laudem-parem*), 101 (*uelis-uelis*) ; et dans les deux vers du distique aux pièces 7 (*canem-inanem*, *studium-Heluidium*), 42 (*tenuem-uentrem*, *sensum-aqualicum*), 57 (*uentis-mentis*, *stans-uolans*), 79 (*dulcis-multis*, *dulces-graues*), 81 (*sedem-aedem*, *doceat-doceat*), 90 (*pretium-librorum*, *habeas-teras*), 95 (*curis-iuris*, *uersis-iudiciis*). Dans les poèmes plus longs, la rime intérieure est plus rare (mais notons 119, avec trois rimes intérieures sur quatre vers). Voici en tout cas la pièce 79 :

Mella, cibus dulcis, sunt sæpe nocentia multis ;
diuitiæ dulces pluribus, Alle, graues.

« Le miel, douce nourriture, souvent nuit à beaucoup de gens ;
les douces richesses sont un poids pour plus de gens encore, Allus. »

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que du corps de l'épigramme. Mais toutes les épigrammes ont un titre, choisi par l'auteur. Du point de vue qui nous occupe [22], les deux figures dominantes dans les titres sont le polyptote (5, 8, 22, 24, 26, 33, 34, 41, 52, 72, 81, 91, 94, 96, 103, 115, 118, 144, 161, 163, 171, 184, 210, 228, 237), avec souvent un verbe à l'infinitif actif

21. Voir P. Tordeur, « Réflexions sur la rime », *Latomus* 51, 1992, p. 315-328.
22. Nous laissons donc ici de côté la figure d'opposition qu'est l'antithèse, souvent associée à une asyndète adversative, qui est fréquente dans les titres.

et passif (22, 26, 33, 34, 72, 91, 118, 144, 171), et l'isolexisme (18, 43, 48, 55, 56, 85, 87, 109, 113, 122, 146, 191, 200, 207, 213). Certains titres offrent un double polyptote, ainsi 24 (*Non leuare premenda, leuanda non premere*, « Ne pas élever ce qu'il faut rabaisser, ne pas rabaisser ce qu'il faut élever »), 41 (*Melius probatum amare, quam amatum probare*, « Il est mieux d'aimer quelqu'un d'éprouvé, que d'éprouver quelqu'un d'aimé »), 94 (*Non esse amicum qui amico non relinquit amicum*, « Il n'est pas un ami celui qui ne laisse pas un ami à l'ami »), 103 (*Non pudere peccare quem peccasse non pudet*, « Il n'a pas honte de pécher celui qui n'a pas honte d'avoir péché »), 163 (*Antequam ames probare, probatum amare*, « Éprouver avant d'aimer, aimer après avoir éprouvé »). D'autres associent les deux figures, polyptote et isolexisme, ainsi 85 (*Laudari a turpibus, uel ob turpia, laudem non esse*, « Être loué par des gens infâmes ou pour des infamies n'est pas louable »), 97 (*Non cui inuidetur, sed qui inuidet, nocere inuidiam*, « La jalousie nuit non à celui qui est jalousé, mais à celui qui jalouse »), 145 (*Deceptores aliorum et decipere et decipi*, « Ceux qui trompent les autres trompent et sont trompés »), 191 (*Amicos amici amandos*, « Il faut aimer les amis d'un ami »).

Et bien sûr le polyptote et l'isolexisme entraînent des paronomases et des homéotéleutes qui du reste se trouvent aussi dans les titres qui n'ont pas ces figures (88, *Hostes diligere, amicos negligere, non decere*, « Il ne convient pas de chérir ses ennemis et de négliger ses amis » ; 140, *Patres non odire, sed oboedire*, « Ne pas haïr les pères, mais leur obéir » ; 192, *Hostem reiciendum, patrem recipiendum esse*, « Il faut rejeter son ennemi et accueillir son père »).

* *
*

Il convient de s'interroger à présent sur le sens de ces répétitions. Plusieurs explications sont possibles. Geoffroy de Winchester, par l'usage fréquent des *uersus serpentini*, peut avoir voulu faire une démonstration de virtuosité et montrer sa connaissance de ce schéma particulier. Mais ceci ne rend pas compte de l'ensemble des phénomènes de répétition. D'abord, donc, les répétitions peuvent avoir un rôle structurant. C'est le cas notamment pour les *versus serpentini*, pour la reprise de l'anthroponyme, pour les répétitions en début et/ou fin de vers, qui donnent une forme de composition circulaire (la *Ringkomposition*). Il est possible aussi que Geoffroy de Winchester ait eu dans l'esprit un apprentissage par cœur, même si on ignore à quel public l'œuvre était destinée (l'absence complète de référence religieuse n'empêche pas qu'elle puisse s'adresser aux élèves d'une école cathédrale). La répétition aide assurément à la mémorisation. Le *Liber prouerbiorum* est en effet une œuvre didactique de pédagogie morale qui donne en un vocabulaire assez simple (même si l'idée parfois est difficile à dégager) des conseils sur la manière de conduire sa vie et exhorte à la tempérance et à la sagesse. Il convient que la leçon puisse être retenue aisément. On ne peut exclure d'ailleurs que Geoffroy de Winchester ait pensé à une lecture de son livre

à voix haute [23] ; certains de ses procédés sont en effet plus sensibles à l'oral qu'à l'écrit. Enfin, cela va de soi, la répétition permet de souligner l'idée que porte le mot ou le groupe de mots répété, elle renforce l'expression tout en contribuant à l'ornement du discours. Et de fait les épigrammes globalement ne sont pas construites selon un principe d'antithèse, mais elles développent, illustrent ou complètent une idée de base que la répétition met en évidence. En conclusion, l'élaboration formelle des *Prouerbia* et les multiples contraintes d'écriture que s'est imposées Geoffroy de Winchester révèlent en lui un grand technicien de l'écriture poétique, sans que cela entraîne dans son œuvre une expression forcée ni un aspect artificiel.

23. Egbert de Liège, selon sa lettre de dédicace, imaginait que les enfants s'imprègnent de ses vers en les chantant (*crebro cantandis uersiculis*).